



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

L'insurrection de Varsovie : un impossible récit collectif ?

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Octobre 2024

Il y a 80 ans, alors que nos régions fêtent leur liberté retrouvée, Varsovie insurgée est suppliciée sous un déluge de feu. Après deux mois de combats – du 1^{er} août au 2 octobre 1944 –, la ville est en grande partie rasée. Près de 20 000 insurgés et plus de 150 000 civils y ont perdu la vie. L'insurrection de Varsovie – le plus grand soulèvement armé en Europe occupée – est aujourd'hui un marqueur essentiel de l'identité nationale polonaise, l'incarnation du martyr et de la résistance de la nation face à l'opresseur nazi. Une minute de silence est décrétée le 1^{er} août à travers tout le pays, un musée et de nombreux monuments lui sont dédiés. Quant aux chants composés durant l'été 1944, plusieurs restent aujourd'hui des classiques du répertoire patriotique, comme *Warszawskie Dzieci* (Enfants de Varsovie), ou *Palacyk Michla* (Palais Michler). Mais l'insurrection est aussi le symbole de l'abandon cynique des Varsoviens par Staline, et celui de l'ultime sursaut héroïque avant la mise sous cloche du pays par l'Union soviétique. En arrière-fond des commémorations annuelles, il y a toujours ce rappel que la nation polonaise s'est construite en résistant à la convoitise de ses puissants voisins.



Insurgés au combat (photographie de Jerzy Tomaszewski)

Rappelons rapidement le contexte :

Le 22 juin 1944 – jour anniversaire de l'opération Barbarossa lancée trois ans plus tôt –, les forces soviétiques déclenchent l'opération Bagration, une offensive massive sur le front de l'Est, le pendant oriental du débarquement allié en Normandie. Le choc est brutal pour les Allemands qui sont repoussés jusqu'à 600 km en quelques semaines. Fin juillet 1944, l'Armée rouge atteint la Vistule, juste à l'est de Varsovie. L'*Armia Krajowa* (AK, Armée de l'intérieur), la principale organisation de résistance, loyale au gouvernement polonais en exil à Londres, décide de lancer une insurrection armée. L'objectif est bien sûr de libérer la ville du joug allemand, mais ceci avant l'arrivée des Soviétiques. L'AK et les autorités civiles clandestines polonaises veulent pouvoir se

présenter aux Soviétiques comme les représentants à part entière de l'État polonais. En effet, quelques jours auparavant, le 21 juillet, un gouvernement procommuniste a été constitué à Lublin sous l'égide des Soviétiques. Il est clair dans l'esprit de chacun que la maîtrise de la capitale sera politiquement décisive une fois la guerre terminée.

Le premier août, l'*Armia Krajowa* lance donc son soulèvement alors que l'Armée rouge se trouve à une vingtaine de kilomètres de la ville. Les insurgés – approximativement 50 000 combattants à Varsovie – font face à une armée allemande largement mieux équipée. Après quelques jours de combats acharnés, ils occupent une partie importante de la ville, soutenus par des milliers de Varsoviens qui leur viennent en soutien. D'autres unités combattantes, ne faisant pas partie de l'AK, prennent part à l'insurrection, comme celles de l'*Armia Ludowa* (Armée populaire, d'obédience communiste), ou de la *Zydowska Organizacja Bojowa* (Organisation juive de combat, ZOB), qui compte des rescapés de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Nous y reviendrons. Tous sont persuadés que la fin est proche : les Soviétiques ne sont-ils pas aux portes de la ville ? Mais l'aide ne vient pas, et la résistance faiblit face aux Allemands qui, progressivement et avec une brutalité extrême, reconquièrent la ville. Les largages de fournitures opérés par les Alliés occidentaux sont insuffisants et mal coordonnés. Qui plus est, jusqu'au début du mois de septembre, Staline refuse aux Anglo-Américains l'usage d'aérodromes sous contrôle soviétique, limitant encore l'efficacité de ces opérations.

Après deux mois de combats acharnés, les insurgés survivants se rendent dans une ville jonchée de cadavres et presque entièrement détruite.

Le soulèvement et son impitoyable répression soulèvent toujours de nombreuses questions, tant historiques que mémorielles. À l'Ouest, l'événement est mal connu, il est même encore parfois confondu avec la révolte du ghetto l'année précédente, bien davantage célébrée chez nous. L'insurrection de 1944 est, quant à elle, devenue depuis l'effondrement du bloc de l'Est un jalon capital du récit national polonais. Par ailleurs – et même si cela peut paraître paradoxal au premier abord –, alors que le gouvernement polonais glissait ces dernières années dans un illibéralisme toujours plus crispé sur les questions historiques et mémorielles, les commémorations de la révolte du ghetto prenaient, elles aussi, plus de place. Une contradiction avec d'autres signaux émis par le gouvernement polonais concernant le génocide des Juifs en Pologne ? On se souvient en effet des débats autour de la loi controversée sur la responsabilité polonaise dans la Shoah, et de son abandon en juillet 2018, face à la levée de boucliers internationale. Faut-il voir dans ces commémorations des écrans de fumée, dans la mesure où la recherche sur la Shoah était marginalisée, sinon davantage ? En d'autres termes, les autorités du pays mettaient-elles en avant un événement dont les nazis étaient les seuls responsables pour cacher le reste du passé sous le tapis ? Souvenons-nous de l'émoi provoqué en Pologne par la parution, en 2001, de l'ouvrage *Les Voisins* de l'historien Jan Tomasz Gross sur le massacre de Jedwabne en juillet 1941. Une histoire qui faisait manifestement tache dans le récit mythifié de la nation polonaise. Pire, c'était une insulte à celle-ci.

Un autre élément marquant est combien les récits du soulèvement de 1944 ont divergé entre l'Est et l'Ouest au cours de la guerre froide, et combien ils s'affrontent toujours. Des divergences qu'il est important de relever, à l'heure où la guerre en Ukraine réveille un passé loin d'être cicatrisé.

Avant la dislocation du bloc soviétique, l'interprétation à l'Est était que l'insurrection avait été un acte irresponsable, déclenché par des élites nationalistes, conservatrices, sinon fascistes et antisémites, sans concertation avec l'état-major de l'Armée rouge, à un moment où les troupes soviétiques étaient épuisées par l'avance fulgurante qu'elles venaient d'accomplir. Une interprétation qui a conservé longtemps un certain poids en Occident. Mais pour qu'un récit ait la vie dure, il faut qu'il contienne des bribes de vérité, ce qui ne fait pas exception ici.

Fin juillet 1944, Stanislaw Mikolajczyk, chef du gouvernement en exil à Londres, est à Moscou afin de négocier un compromis politique pour l'après-guerre. Mais le déclenchement de l'insurrection complique sa tâche. Le voilà dans une position de faiblesse, ce qui n'est jamais bon face à Staline. Et si le cynisme de ce dernier ne fait aucun doute, l'Armée rouge pouvait-elle, oui ou non, s'emparer de Varsovie au mois d'août 1944 ? La question est étudiée avec soin par l'historien Jean Lopez¹, qui conclut qu'une réponse définitive n'est toujours pas possible. Parmi les arguments à décharge des Soviétiques, il rappelle la destruction, début août, de la 2^e armée de tanks de l'Armée rouge par les Allemands, alors que celle-ci faisait route vers Varsovie. Il y a donc eu, dans un premier temps, la volonté de prendre la ville. Après ce désastre militaire face à des armées allemandes encore capable de porter des coups sévères à ses adversaires, Jean Lopez examine les implications tactiques et stratégiques d'une offensive de grande ampleur sur la ville sur la planification globale de l'Armée rouge. La prise de la ville impliquait manifestement une série de remises en question opératives, de postposer des initiatives et d'accepter une part de risque sur d'autres points du front. Le renoncement de Staline à ses plans militaires directs devait être compensé « par un gain politique considérable », probablement que Mikolajczyk accepte l'absorption de son gouvernement par le comité de Lublin, ce qu'il n'a pu se résoudre à accepter. Les décisions du dictateur soviétique seront ensuite implacables et Varsovie définitivement abandonnée à son sort. Staline pensait manifestement que l'insurrection serait vite matée – et donc vite oubliée –, mais l'exceptionnelle résistance des combattants lui donnera tort.

Un autre élément révélateur est la manière dont les deux principaux soulèvements armés que la capitale polonaise a connus sont rangés dans des catégories mémorielles réductrices : 1943, l'insurrection des Juifs ; 1944, l'insurrection des Polonais. Pourtant, de nombreux Juifs ont pris part aux combats de celle-ci. Les rescapés de la révolte du ghetto l'année précédente, celles et ceux qui avaient réussi à se cacher après sa destruction, ou qui avaient été libérés du camp de concentration de Gęsiówka, au cœur de Varsovie, par des combattants de l'*Armia Krajowa* le 5 août 1944. Au total, ils seront plusieurs milliers à rejoindre l'insurrection.

¹ Jean Lopez, *Opération Bagration. La revanche de Staline (été 1944)*, Economica, p. 335 sq.

Leon Najberg, ancien insurgé du ghetto écrit en 1993 :

En août 1944, l'insurrection de Varsovie a éclaté. J'ai combattu à Bielany [quartier de Varsovie]. Tous les Juifs qui se cachaient ont pris les armes. Les membres du ZOB (l'Organisation juive de combat) qui avaient survécu étaient peu nombreux, mais se sont à nouveau battus contre l'ennemi haï².

Plusieurs autres figures emblématiques de la révolte du ghetto en 1943 prennent part aux combats de 1944. Citons Marek Edelman, Yitzhak Zuckerman, Zivia Lubetkin, Simcha Rotem, qui rejoignent l'*Armia Ludowa*, ou encore Samuel Willenberg, rescapé du soulèvement de Treblinka en août 1943 qui intègre quant à lui l'*Armia Krajowa* avant de rejoindre l'*Armia Ludowa*.

De nombreux Juifs se joignent aussi au personnel médical dans les différents hôpitaux et antennes mis en place par les insurgés dans la ville. Les plus jeunes étaient quant à eux utiles comme agents de liaison, entre les différents quartiers de la ville. La population juive qui avait réussi à survivre jusqu'au mois d'août 1944 partagera donc le sort de tous les civils, que ce soit au combat, en soutien à ceux-ci, dans la recherche d'abris, de médicaments ou de nourriture. Face aux bombes ou aux exécutions, chacun partageait le même sort.

Lorsque l'on tente de prendre du recul sur la manière dont ces événements habitent désormais l'imaginaire commun, un élément qui ressort est combien notre vision semble déformée par rapport à la réalité d'une Pologne autrefois multiculturelle et multiethnique. Une Pologne qui comptait des nationalités multiples, allemande, biélorusse, lituanienne, ukrainienne, juive, etc. Cette dernière, avec plus de 3 millions d'individus, représentait à la veille de la guerre près du tiers de la population urbaine du pays. Cette dimension de la nation polonaise a disparu aujourd'hui. Quant à la façon dont l'histoire de la Résistance a été édifiée, l'historien Jan Tomasz Gross fait cette analyse éloquente :

Dans la mesure où le drame de l'expérience de guerre était immergé dans un riche mélange symbolique rappelant l'histoire datant du 19^e siècle, de la perte de l'indépendance de la Pologne et des soulèvements nationaux, tout ce qui était lié à la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale constituait un territoire sacré, réservé à l'élite de la nation. Autrefois c'était une province de la noblesse. À présent, la destinée tragique du pays, forgée dans le creuset de la Seconde Guerre mondiale, avait choisi l'intelligentsia comme acteur principal [...] Elle jouait à la fois le héros, en tant que dépositaire de l'ethos patriotique et comme architecte de la Résistance en temps de guerre, la victime, puisque les occupants soviétiques et nazis avaient pris l'intelligentsia pour cible d'une répression particulièrement sévère, le narrateur des événements en cours, grâce aux auteurs des publications clandestines, et enfin, l'interprète de l'expérience, son gardien et son historien³.

² « Témoignage de Leon Najberg. Les derniers insurgés du ghetto », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2012/1 (n° 196), p. 507-661. DOI : 10.3917/rhsho.196.0507.

URL : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2012-1-page-507.htm>

³ Conférence à l'EHESS en février 2019 : <https://www.youtube.com/watch?v=PBetgGM5bWM>, consulté le 24 septembre 2024.

L'historien polonais s'interroge ici sur les raisons qui ont mené la Pologne à isoler la Shoah du récit national. Lorsque l'on revient, sous ce prisme, aux chemins qu'ont pris les récits des insurrections de 1943 et de 1944, on y retrouve ce même hiatus, celui d'histoires qui suivent des chemins parallèles sans cohabiter, la première ne faisant manifestement pas partie du récit collectif polonais.



Vue aérienne du centre-ville de Varsovie en janvier 1945



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.